CRITIQUE, festival. 103e Festival des Arènes de Vérone, le 6 août 2026. VERDI : La Traviata. R. Feola, G. Salas, L. Salsi… Paul CURRAN / Michele SPOTTI

Unique nouvelle production scénique du (103e) Festival des Arènes de Vérone, la reprise de la populaire et très prisée *Traviata* de Giuseppe Verdi suscitait une grande attente. Chargé de cette nouvelle proposition scénique, le réputé metteur en scène écossais Paul Curran a conçu un spectacle original qui, sans chercher à révolutionner l'œuvre et tout en respectant l'intrigue, a permis d'apprécier l'opéra sans grands bouleversements.

L'action est transposée du Paris du milieu du XIXe siècle aux premières années du XXe siècle, en pleine Belle Époque, ce qui permet à Curran d'intégrer à sa proposition l'univers nocturne de Montmartre et, surtout, celui du célèbre cabaret parisien : le Moulin Rouge. Celui-ci devient le cœur de la mise en scène, faisant de Violetta la vedette du Moulin Rouge. Dans une approche résolument cinématographique, la production établit en outre un lien direct avec le film homonyme de Baz Luhrmann, sorti en 2001, dont l'univers visuel constitue l'une des principales références de cette mise en scène.

Les décors réalistes de **Juan Guillermo Nova** reconstituaient avec une grande fidélité l'atmosphère du célèbre établissement parisien, avec une immense scène au centre et, de part et d'autre, deux de ses symboles historiques : un gigantesque moulin rouge et le décoratif et exotique éléphant d'inspiration orientale, qui comptait parmi les principales attractions de l'établissement à ses débuts. Dans les scènes les plus intimes, la scénographie s'adaptait efficacement pour représenter les espaces privés où se déroulait l'histoire d'amour entre Violetta et Alfredo, rompant ainsi avec l'atmosphère festive, luxueuse et débridée des grandes scènes d'ensemble. Il en allait de même pour les magnifiques costumes de Stefano Ciammitti qui, soignés jusque dans les moindres détails, accentuaient le contraste entre l'univers nocturne de la Belle Époque parisienne et l'intimité de Violetta, accompagnant avec subtilité la transformation de la protagoniste, de l'éblouissante courtisane du Moulin Rouge à la femme vulnérable et sacrifiée du dernier acte. Dans le même esprit, les lumières de **Fabio Barettin** se révélaient particulièrement réussies, contribuant de manière décisive à définir les différentes atmosphères et à renforcer les contrastes entre l'univers animé du spectacle et l'intimité progressive du drame. Excellent travail également de **Kyle Lang**, dont les chorégraphies, intelligemment intégrées au développement de l'action, apportaient du dynamisme aux scènes d'ensemble et constituaient un élément essentiel de la richesse visuelle du spectacle.



Enfin, il convient de souligner l’excellente direction d’acteurs des solistes vocaux et le soin apporté à la construction de leurs relations scéniques, ainsi que l’intégration particulièrement réussie des chœurs, des danseurs et des figurants, tous parfaitement fondus dans le déroulement de l’action. **Paul Curran** se distingue également par l’attention portée aux petits détails, dont beaucoup, directement inspirés des indications du livret de Piave, prennent ici la forme d’actions scéniques simples, concrètes et d’une grande efficacité théâtrale. Ainsi, lorsque Violetta, alitée et mourante, entend au loin le tumulte du carnaval, celui-ci ne reste pas un simple bruit de fond : on aperçoit réellement le cortège évoluer dans les gradins des Arènes, au-dessus de la protagoniste. Une trouvaille scénique aussi simple qu’efficace, qui témoigne de l’intelligence avec laquelle Curran donne corps aux indications du livret. Chapeau !

Sur le plan vocal, la soprano italienne **Rosa Feola** remporta un véritable triomphe, incarnant une Violetta de grande valeur, portée par une voix au timbre velouté et homogène, dotée d'une bonne projection et, surtout, d'un chant d'une grande expressivité, souple et richement coloré, capable de se charger de dramatisme selon les exigences du personnage. Son solide bagage technique lui permit d'affronter avec aplomb les difficultés du rôle, même si ce furent les moments de plus grande intensité lyrique qui lui offrirent le terrain le plus favorable pour donner le meilleur de ses moyens. Au premier acte, Feola surmonta avec *brio* les difficultés de « *È strano… Sempre libera* », négociant les vocalises avec agilité et les incursions dans l'aigu avec une belle sûreté. Dans « *È strano* », la soprano imprima à son chant une expressivité contenue, laissant entrevoir la transformation intérieure de Violetta face à l'éveil amoureux inattendu. Dans la cabalette « *Sempre libera* », en revanche, elle fit preuve d'une remarquable maîtrise technique, qui lui permit d'aborder avec aisance les vocalises et les aigus, sans réduire le célèbre morceau à un simple exercice de virtuosité. Ce fut toutefois à partir du deuxième acte que son interprétation atteignit sa plus grande profondeur. Son chant y acquit une dimension plus lyrique et, à mesure que l'opéra avançait, une intensité plus dramatique. Particulièrement émouvantes furent « *Amami, Alfredo* » et « *Addio, del passato* », portées par un chant d'une intense émotion, sans jamais tomber dans l'emphase.

Remplaçant **Enea Scala**, initialement prévu, le jeune et prometteur ténor mexicain **Galeano Salas** constitua une très agréable surprise dans le rôle d'Alfredo Germont. Doté d'une séduisante voix de ténor lyrique, richement timbrée, homogène sur toute l'étendue du registre et d'une remarquable musicalité, il sut tirer le meilleur parti du rôle, alliant l'impétuosité juvénile du personnage à une ligne de chant expressive. Il brilla particulièrement dans son aria « *Lunge da lei…* », grâce à la noblesse de son phrasé, et surtout dans sa cabalette « *O mio rimorso! O infamia!* », où l'assurance et

l’éclat de ses aigus lui valurent une chaleureuse ovation du public. En parfaite harmonie avec la soprano, il manifesta également une émouvante implication dans les duos « Un dì, felice, eterea » et « *Parigi, o cara* », dans lesquels il sembla tout donner, rendant pleinement perceptible la sincérité des sentiments de son personnage.



Dans le rôle de son père, le sévère Giorgio Germont, le baryton italien **Luca Salsi**, dans un rôle qu’il connaît manifestement bien et dont il sait tirer le meilleur parti, déploya une voix au timbre noble, sombre et généreux, d’une grande qualité, soutenue par une musicalité irréprochable. Sa caractérisation évita toute rigidité excessive, laissant progressivement affleurer la dimension humaine d’un personnage d’abord sévère et inflexible. Son aria « *Di Provenza il mar, il sol* », interprétée avec une vaste palette de nuances

expressives et une profonde humanité, constitua l'un des meilleurs moments de la soirée.

Dans le rôle d'Annina, la soprano italienne **Francesca Maionchi** apporta un relief inhabituel à la brève partie de la servante de Violetta. Le reste de la distribution secondaire se montra également d'un très bon niveau, avec notamment le Gastone du toujours efficace ténor italien **Carlo Bosi**, le Barone Douphol du sonore baryton italien **Nicolò Ceriani** et la Flora Bervoix pleine d'aisance de la mezzo-soprano **Anna Werle**. Le chœur de la maison, placé sous la direction de l'Italien **Roberto Gabbiani,** se montra à la hauteur des exigences de la partition, faisant preuve de discipline, d'une belle homogénéité, d'un bon équilibre entre les différents pupitres et d'une remarquable précision dans ses interventions.

Sur le plan musical, le chef d'orchestre Italien **Michele Spotti** tira le meilleur parti de l'**Orchestre du Festival des Arènes de Vérone**, proposant une lecture au rythme soutenu, aux *tempi* justes, au style verdien maîtrisé et à la concertation soignée. Les préludes des actes I et III furent particulièrement réussis, abordés avec délicatesse, lyrisme et un raffinement qui fut très apprécié du public.

Sans constituer une relecture révolutionnaire de l'œuvre, la prioduction de Curran réussit peut-être quelque chose de plus important encore : faire en sorte qu'un opéra aussi souvent donné sur cette scène que *La Traviata* retrouve sa proximité, son pouvoir de séduction et sa capacité à enthousiasmer le public des Arènes.

CRITIQUE, festival. VERONE, Arènes, le 6 août 2026. VERDI : La

Traviata. R. Feola, G. Salas, L. Salsi… Paul CURRAN / Michele SPOTTI. Crédit photographique (c) Droits réservés

---

CRITIQUE, récital. GSTAAD NEW YEAR MUSIC FESTIVAL, Eglise de Rougemont, le 27 déc 2024. Récital lyrique de ROSA FEOLA. Iain Burnside, piano. Rossini, Bellini, Puccini, Verdi…

Situé dans les Alpes Vaudoises entre les régions de Gruyère et Gstaad, le Pays-d'Enhaut constitue une destination riche en découvertes : patrimoniales, écologiques, gastronomiques et… désormais culturelles précisément lyriques et chambristes comme le confirme d'édition en édition, le très convaincant Gstaad

New Year music Festival.

On ne saurait suffisamment souligner la justesse de **la Princesse Caroline Murat**, directrice artistique, qui sait chaque année surprendre et enchanter grâce aux interprètes ainsi invités. Superbe récital que le concert d'ouverture de cette 19ème édition dans **l'Eglise de Rougemont**, pleine à craquer ; le ton est déjà donné dès ce démarrage grâce au tempérament entier, franc, immédiat de la soprano italienne **ROSA FEOLA…** La cantatrice vient de chanter Gilda à l'Opéra de Paris [1er-24 décembre 2024 / Rigoletto dans la mise en scène de Paul Guth]. Les spectateurs la retrouvent ainsi dans un cadre intimiste et enneigé, d'autant plus que l'église de Rougemont s'avère bénéfique : son acoustique même réverbérée ne dilue pas le relief spécifique du chant ni les détails du jeu pianistique. Photos :© Patricia Dietzi / 19ème Gstaad New Year Music Festival 2024-2025

Très à son aise, la diva italienne occupe tout l'espace, suggère la situation dramatique dans des attitudes très justes. Rosa Feola affirme un tempérament audacieux ; se révèle chez elle une sensibilité vocale taillée pour la prière éperdue comme la facétie conquérante… C'est tout le propos des 3 pièces du début qui jouent de l'art de la suggestion et du faussement badin : « *La Regata veneziana* » d'un **Rossini**, à la fois mordant et séduisant, d'une suavité tendre, jamais superficielle. Outre la beauté séduisante du timbre s'affirme une gestion du souffle admirable et ce soin particulier réservé à chaque dernière note, soutenue, portée au-delà de l'habituel.

Sa **Mimi** inaugure une série d'incarnations lyriques de plus en plus convaincantes ; elle ne manque ni de charme ni de juvénile candeur, et a toutes les qualités d'une jeune femme qui s'ouvre à l'amour, à sa première rencontre avec le poète Rodolfo. Rosa Feola exprime avec justesse la naissance du sentiment amoureux. Belle volubilité qui fait passer ensuite à la dignité conquérante de la ***Semiramide*** de Rossini dont « *Bel Raggio lusinghier* » démontre agilité et caractère, couleurs et puissance dans un style plus aristocratique, plus altier et fier, mais d'une égale tendresse.



Iain Burnside / Rosa Feola photo © Patricia Dietzi / Gstaad New Year Music Festival 2024_2025

Là encore, la cantatrice affirme ce chant viscéral qui semble traverser tout son corps, réalisant alors une vocalité des

plus ardentes, sincère, organique, superbement habitée.
Après un bref intermède – où son complice, le pianiste **Iain Burnside**, brille par sa fluidité suggestive (« Improvisation », extrait des 10 pièces pittoresques n°8 d'Emmanuel Chabrier), voici les « Tre pezzi » opus 84 du moins connu **Giuseppe Martucci** ; la séquence permet de mesurer toute l'onctuosité expressive de la chanteuse entre ferveur et élévation, avec une justesse troublante de l'intonation dans la pièce centrale (« Pianto antico »), exprimant cette douleur ciselée, sur le souffle, auquel succède l'intériorité comme blessée de « Nevicata », ultime volet, entre gravitas et souplesse, d'un triptyque ainsi particulièrement convaincant.

En français, l'air de Lia « ***Azael, pourquoi m'as tu quittée?*** » de la cantate pour le Prix de Rome, « L'Enfant prodigue », révèle avec plus d'évidence encore, la somptuosité du timbre au service d'une sensibilité passionnée. Rosa Feola souligne combien le jeune **Debussy** n'a rien à envier à Massenet. Puis, la diva captive en souffle et nuances, dans deux airs qui exigent autant d'intériorité que de technique vocale : « **Casta diva** », suspendu et respirations très justes là encore ; puis « ***E strano*** ! » qui convoque une Traviata touchante par sa vérité émotionnelle : puissance, intensité, nuances. Rien ne manque au *belcanto* de Rosa Feola. La diva régale l'auditoire réuni à Rougement en chantant en bis final, une chanson italienne, claire référence à ses attaches personnelles pour le répertoire napolitain. La cantatrice italienne ouvre de bien belle façon le Festival concocté par la princesse Caroline Murat. De nombreux autres événements lyriques attendent les festivaliers au Pays d'En-Haut, jusqu'au 11 janvier 2025.

VIDÉO : la soprano Rosa Feola ouvre le 19ème GSTAAD NEW YEAR MUSIC FESTIVAL (RTS journal du 28 déc 2024 / 19h30) :

https://www.rts.ch/play/tv/19h30/video/la-soprano-italienne-rosa-feola-ouvre-le-new-year-music-festival-de-gstaad-dans-la-boheme?urn=urn:rts:video:15381269

approfondir : présentation

LIRE aussi notre **présentation annonce du 19è GSTAAD NEW YEAR MUSIC FESTIVAL 2024-2025** : https://www.classiquenews.com/gstaad-suisse-gstaad-new-year-music-festival-gnymf-du-27-decembre-jusquau-11-janvier-2025-jonathan-tetelman-elina-garance-sonya-yoncheva-michele-lariviere-bohdan-luts-karen-kuronu/



Iain Burnside / Rosa Feola

photo © Patricia Dietzi / Gstaad New Year Music Festival 2024-2025

CRITIQUE, opéra. PARIS, Opéra Bastille, le 10 décembre 2024. VERDI : Rigoletto. R. Burdenko, L. Avestisyan, R.

Feola, G. Janelidze, A. Extrémo… Claus Guth / Domingo Hindoyan

Intrigue complexe, rayant avec le censurable et d'une force magnétique, *Rigoletto* de Giuseppe Verdi a construit sa renommée dans le monde musical depuis sa création. Que ce soit avec l'envol de la valse « *La donna è mobile* » ou le divin quatuor « *Bella figlia dell'Amore*« , cette partition est entrée dans la culture populaire. Le quatuor a été un des personnages principaux de l'émouvant film *Quartet* réalisé par Dustin Hoffmann avec Dame Maggie Smith et nulle autre que Dame Gwyneth Jones en rivale de scène dans une maison de retraite dans la belle campagne de la Merry England. Source de tubes incomparable, *Rigoletto* n'est pas moins une partition fascinante aux ressorts dramatiques cruels. *Rigoletto* est l'inverse de *Don Giovanni* puisque le scélérat finit par l'emporter. Le malheureux Rigoletto semble subir une punition injustifiée malgré les brimades attachées à son emploi courtisan. *Rigoletto* a subi la censure et demeure la fable d'un être contrefait, il est choquant d'y voir un personnage négatif et ne pas s'apitoyer sur l'acharnement (« *bullying* ») des courtisans et du destin.

Reprenant de cette production de **Claus Guth**, l'**Opéra national**

de Paris nous propose cette partition sous un jour différent. Claus Guth nous ouvre un dispositif scénique dépouillé, une boîte de carton à l'image de la vacuité des intrigues courtisanes. Jouant sur les ressorts de la *Commedia dell'arte* avec subtilité (masques, mime), Claus Guth adapte le livret de **Francesco Piave** avec une maîtrise des émotions et de l'intrigue. Nous apprécions que les circonvolutions contemporaines soient dosées à bon escient et avec éloquence. Le quatuor accompagné par une chorégraphie digne des revues du Lido est un tableau d'une grande beauté tout comme l'évocation de la mort de Gilda, là où les masques s'écroulent dans un fracas de soie. La mise en scène de Claus Guth et de son équipe porte la marque de l'intelligence et nous sommes heureux de redécouvrir cette oeuvre dans sa vision.

La distribution est fantastique et équilibrée. Malgré une raideur dans son jeu qui demandait peut-être un peu de souplesse, le Rigoletto de **Roman Burdenko** est bouleversant. Musicalement il nous saisit de la complexité et des tourments de Rigoletto. Nous sommes émus de bout en bout par son interprétation. Contrastant avec lui, le Duca de **Liparit Avetisyan** déborde de sensualité et d'insolence. Vocalement nous ne demandons pas mieux, le phrasé est précis et contrasté, la ligne est puissante et magnifique. En bon anti-héros charismatique, il nous émerveille par une présence scénique splendide et dynamique. Face à lui la divine Gilda de **Rosa Feola** est idéale avec une incarnation toute en fragilité et innocence. La soprano italienne nous ravit avec des nuances finement dosées. Le Sparafucile de **Goderdzi Janelidze** semble parfois un peu en dehors de son rôle mais donne une belle interprétation tout comme la Maddalena d'**Aude Extémo** que nous adorons dans ce rôle. **Marine Chagnon** est fantastique dans le comprimari de Giovanna, tout comme l'excellent **Florent Mbia** en Marullo, que des talents plus que prometteurs.

Le *maestro* **Domingo Hindoyan** est divin dans ce répertoire. Déjà

nous avions adoré le voir à Montpellier par le passé dans des chefs d'oeuvre de Mascagni (*Iris)* et Giordano (*Siberia*). Dans Verdi, il fait exploser le cadre en mille et une nuances d'un raffinement inégalé. Dynamique et précise, sa direction mène les extraordinaires musiciennes et musiciens de l'**Orchestre et des Choeurs de l'Opéra national de Paris** dans ce voyage aux limbes de l'être humain avec toute l'émotion et le style d'un grand verdien.



Rigoletto n'est pas simplement ce clown contrefait qui porte à rire ou à jaser, c'est le parangon de notre propre ridicule. Attaché.e.s que nous sommes à l'inanité des choses et portés par des destins funestes, nous avons toutes et tous la double nature de bourreau et victime. Suite à la vision de Claus Guth, il est certain que la quintessence de nos existences, notre monde, qu'on soit roi ou mendiant, ne tient même pas

dans une boîte en carton. *Rigoletto* n’est pas un mélodrame, c’est un proverbe qui nous engage à l’humilité.

_____

CRITIQUE, opéra. PARIS, Opéra Bastille, le 10 décembre 2024. VERDI : Rigoletto. R. Burdenko, L. Avestisyan, R. Feola, G. Janelidze, A. Extrémo… Claus Guth / Domingo Hindoyan. Toutes les photos © Benoîte Fanton

VIDEO : Trailer de la production de « Rigoletto » par Claus Guth à l’Opéra national de Paris